

Éric Oliva

Extrait de

Le Vase rose

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2018, Taurada Éditions

Septembre 2016.

Frédéric Caussois fulminait intérieurement. Il n'était pas homme à s'énerver pour des brouilles, mais les gars qui s'arrêtaient n'importe où aux heures de pointe avaient une sacrée tendance à l'exaspérer. Il ne lui restait que dix insignifiantes minutes pour arriver à l'école avant que les portes ne ferment. Son dernier rendez-vous de la journée, qui lui avait été imposé par son statut de gérant de société, avait franchement bouleversé un emploi du temps déjà chargé. Il n'avait pas pour habitude de récupérer Tao en retard et voulait absolument éviter cette première. À présent, il bouillonnait. Pestant d'avoir eu la génialissime idée d'emprunter cette rue étroite et de se retrouver coincé au milieu de cette file de voitures.

Sous les klaxons intempestifs de la majeure partie de ses semblables, un chauffeur livreur arriva en courant, s'excusa négligemment d'un simple signe de la main et grimpa à bord de son camion. Celui-ci démarra enfin. Le gros moteur diesel vicia son sillage d'un panache de fumée noire. La première voiture patienta jusqu'à y voir un tant soit peu avant de s'élancer à son tour.

Sans attendre son reste, Frédéric enclencha une vitesse et, pied au plancher, emprunta dès qu'il le put la rue sur la droite. Il connaissait un raccourci qui allait lui faire gagner quelques centaines de mètres.

À 18 heures moins 2 minutes, M. Caussois tira le frein à main devant le portail en fer forgé de l'école

des Tilleuls. Au fond de la cour, sagement assis sur un banc en bois usé, son fils patientait, désormais seul. Dès qu'il aperçut la voiture de son père, l'enfant se leva d'un bond, ramassa son cartable et fonça dans sa direction. En voyant son petit bout d'homme arriver à sa hauteur, il déverrouilla la fermeture centralisée du 4 × 4. Tao jeta son sac sur le siège arrière et monta à bord.

« Salut, papa ! fit-il gaiement en attachant sa ceinture.

– Salut, fiston. Comment s'est passée ta journée ?

– Super ! J'ai eu que des bonnes notes.

– C'est très bien ça ! Je suis vachement fier de toi.

– Comment ça se fait que tu es en retard ? demanda Tao en feignant la colère et croisant les bras en signe de mécontentement. J'étais tout seul dans la cour depuis super longtemps, tous mes copains étaient partis.

– J'ai eu un dernier rendez-vous qui m'a pris beaucoup de temps et sur la route, je suis tombé derrière un énorme camion qui a continué de me mettre en retard.

– C'est pas cool, fit le gamin en haussant les sourcils.

– La prochaine fois, je te promets que j'arriverai le tout premier, répondit son père en souriant.

– Ben ouais, surtout que l'école n'est pas loin de ton travail.

– C'est vrai, mais je me suis retrouvé coincé sur le pont qui traverse le Rhône et là, impossible de faire demi-tour. J'ai même hésité à demander à maman de passer te récupérer quand ça s'est enfin débouché.

– Bon, c'est pas grave tu sais, comme ça j'ai eu le temps de faire tous mes devoirs.

– Tiens, dit Frédéric en tendant un sachet à son fils. Il est un peu tard pour ça et il faudra éviter de le dire à maman. »

Tao ouvrit le sac en papier provenant de la boulangerie qu'il connaissait fort bien et en sortit un énorme pain au chocolat luisant de gras à souhait.

« Hmmmmm... un pain au chocolat ! dit-il avant de mordre dedans à pleines dents. Ch'est chuper bon. »

Son fils entièrement à son goûter, M. Caussois tourna la clef de contact et le 4 × 4 prit la route de Montagny, petite bourgade de deux mille six cents âmes située au sud-ouest de Lyon. La famille Caussois demeurait sur ses hauteurs depuis quelques années, mais par facilité monsieur avait préféré que Tao soit scolarisé sur Charly, ce qui rapprochait nettement l'école de son travail. De cette façon, sa femme, qui quittait son emploi plus tard que lui, n'avait plus qu'à les rejoindre à la maison. Le mercredi après-midi, M. Caussois récupérait Tao après la cantine et tous deux allaient souvent se balader au bord des rives du Rhône. Leur bouffée d'oxygène entre père et fils. C'était son avantage à être patron, disait-il.

En arrivant sur la Route du Bourg, Frédéric stoppa le tout-terrain devant la pharmacie. Généralement, c'était sa femme qui s'en occupait, mais pas ce soir, car elle avait décidé d'aller faire quelques courses pour le dîner et craignait que l'officine ne soit fermée à son retour.

« Tu m'attends deux minutes, lança-t-il à Tao en ouvrant la porte. Je vais chercher tes médicaments.

– D'accord », répondit simplement le petit.

M. Caussois traversa la petite rue pavée en trotinant et se présenta au comptoir où il fut accueilli par une femme au sourire gracieux. Il lui retourna poliment son bonjour et lui tendit l'ordonnance que Luan lui avait remise le matin même avec sa carte Vitale. L'employée prit le tout et commença à taper sur le clavier de son ordinateur. L'officine n'était pas très grande et deux autres personnes s'affairaient face à leur écran respectif.

Au bout de deux minutes, trois boîtes de médicaments descendirent comme par enchantement du plafond dans un bac situé derrière elle. Linda récupéra les

emballages, les passa devant le pistolet scanner qui émit trois bips aigus, et plaça le tout dans un sac en plastique blanc et vert. Après avoir tapoté sur son clavier, elle retira la carte Vitale du lecteur et tendit l'ensemble à son client.

« Est-ce que l'antiviral fait effet ? demanda-t-elle avant que Frédéric ne parte.

– Pardon ? fit-il tout d'abord, surpris par la question. Ah oui, oui ! D'habitude il fait effet.

– Ce n'est pas un traitement très répandu, renchérit la préparatrice comme pour expliquer sa démarche. C'est pour cette raison que je souhaitais savoir s'il fonctionnait. Il est pour vous ?

– Ah d'accord. J'étais en train de me demander si vous posiez la question à tous vos clients. Non, le traitement est pour mon fils, il fait des zonas à répétition et a commencé à se gratter hier après-midi. Ma femme l'a emmené chez le médecin qui a préféré le mettre sous antiviral par sécurité.

– Je vois. Quel âge a-t-il ?

– Neuf ans.

– Alors, nous disions donc, pour le petit, une dose de 5 millilitres avant de le coucher, pendant six jours.

– Très bien », répondit M. Caussois, content d'avoir affaire à une personne vraisemblablement expérimentée.

« Ça vous fera 4,20 € pour les dépassements. »

Frédéric sortit son porte-monnaie et régla avec un billet de cinq euros. Linda lui rendit quelques pièces et il quitta l'officine après lui avoir souhaité une bonne soirée.

Dans la voiture, Tao patientait sagement.

« C'était long, dit-il quand même lorsque son père prit place sur son siège.

– Je sais, chéri, tout semble très long aujourd'hui. »

Luan Caussois était une très belle femme d'une quarantaine d'années aux origines asiatiques. Ses longs cheveux noir de jais faisaient ressortir des yeux très légèrement bridés d'un bleu pastel inhabituel chez les habitants de ces lointaines contrées. Une peau douce au teint clair ne laissait apparaître qu'un nombre infime de rides. Mme Caussois, comme tant de Laotiens, ne paraissait pas son âge. Depuis l'arrivée de la famille dans la région lyonnaise, nombreuses de ses clientes lui donnaient dix ans de moins.

Pourtant, ce n'est qu'à trente ans qu'elle était devenue maman du petit Tao. Auparavant, elle avait tenu à s'installer dans son nouveau métier, celui qu'elle avait appris sur le tard. L'emploi pour lequel elle avait fait tant d'années d'études l'ennuyait profondément. Ne supportant plus la vue des chiffres, des additions et des pourcentages de TVA, elle avait décidé d'abandonner la comptabilité pour entamer une formation de coiffeuse. Aujourd'hui, sa microsociété de prestations à domicile fonctionnait plutôt bien et elle se levait chaque jour avec entrain, ce qui n'était plus le cas depuis belle lurette.

Le portail de la maison roula sur son rail et Luan s'arrêta sur le pas de la porte d'entrée entrouverte. Tao descendit de la voiture de son père et monta les marches deux par deux. Sa mère se pencha en avant pour lui déposer un baiser sur le front.

« Bonjour, chéri, dit-elle en se relevant.

– Salut, m'man ! Papa était vachement en retard ce soir et j'ai failli rester à l'école toute la nuit, mais il m'a quand même donné un gros pain au chocolat. »

Luan se mit à rire de l'innocence de son fils.

« Tu l'as tout mangé ? demanda-t-elle en prenant un air faussement courroucé.

– Bah, oui !

– Bon, va ranger tes affaires dans ta chambre et je t'appelle tout à l'heure pour le dîner.

– J'ai pas beaucoup faim, tu sais. »

Sa mère le regarda en souriant tandis qu'il disparaissait à l'intérieur de la maison.

« Tu as eu le temps de passer à la pharmacie ? » demanda-t-elle à son mari qui venait de la rejoindre sur le perron.

Il lui tendit le sac en plastique aux couleurs de l'officine et lui posa un baiser sur la commissure des lèvres.

« La pharmacienne a l'air vraiment sympathique, ajouta-t-il.

– Oui, tu as raison. Elle est tout le contraire de son patron.

– Bon, je cours prendre une douche. J'ai eu une après-midi un peu mouvementée.

– Je finis de préparer le dîner. Si ça te convient, ce soir ce sera poisson grillé.

– Comme tous les vendredis, répondit Frédéric en clignant de l'œil.

– File dans la salle de bains, carnassier », lâcha-t-elle en lui tapant sur les fesses.

La soirée s'écoula tranquillement. La petite famille plaisantait de tout et de rien autour d'un repas léger, mais succulent. Depuis toujours, Luan avait le don de régaler ses hôtes avec presque rien. Et même si ses origines semblaient lui avoir apporté des facilités quant à l'utilisation de certaines épices, elle savait en saupoudrer ses mets sans excès. Ses filets de poisson avaient disparu des assiettes de chacun en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire.

Comme souvent, les actualités nationales amenèrent leur lot d'argumentations sur la politique très approximative du moment. Rien ne semblait plus aller dans ce pays au bord de la crise de nerfs et bienheureux seraient ceux qui parviendraient à s'en tirer sans trop de dommages. Heureusement, la famille Caussois n'avait pas à se plaindre, sauf peut-être au mois de septembre, lorsque Bercy, énorme machine à la mémoire indéfectible, s'empressait de lui faire parvenir ses fameuses feuilles d'imposition. On ne pouvait pas tout avoir.

Luan gagnait correctement sa vie, tout en s'épanouissant dans son nouveau métier, tandis que le chef de famille gérait sa société d'importation d'une main de maître. Les revenus des Caussois, même s'ils évoluaient dans la tranche moyenne, leur permettaient de vivre correctement dans cette petite ville de province et de partir chaque année visiter la famille de Luan restée au Laos.

« Il est l'heure, chéri, dit Luan en regardant son fils qui avait quitté la table et jouait avec un soldat de plomb sur le rebord du canapé.

– Encore cinq minutes s'te plaît, m'man.

– Le temps de prendre ton sirop. Tu t'es gratté aujourd'hui ?

– Oui, surtout dans le bas du dos. J'avais trop honte.

– Tu n'as pas à avoir honte, mon cœur. Tu n'y es pour rien, lui expliqua son père en décapsulant le flacon de Zovirax. Elle m'a dit une dose chaque soir pendant six jours, c'est ça ?

– Oui, c'est ce que m'a dit le docteur, confirma sa femme en vérifiant la prescription.

– Tiens ! Ouvre la bouche, jeune homme, et avale-moi ça ! »

Tao déglutit son sirop en faisant la moue. Comme tous les gamins de son âge, ingurgiter des médicaments

n'avait rien d'engageant, mais il était conscient que c'était pour son bien. Il était habitué à ces manifestations de douleurs cutanées qui revenaient somme toute un peu trop souvent à son goût, et savait qu'il n'avait pas d'autre choix que les antiviraux qu'il prenait régulièrement pour apaiser les crises.

Le docteur le lui avait patiemment expliqué : « Tu sais, c'est très rare qu'un enfant de ton âge fasse ce genre de choses à répétition. Et, quelque part, ça te rend plus grand que tu ne l'es vraiment. Du coup, tu dois te comporter comme tel et ne pas rechigner à prendre ton traitement. »

Depuis, c'est ce qu'il faisait à merveille.

« Allez ! Au lit ! répéta sa mère en l'embrassant.

– Une histoire, p'pa ?

– Allez ! répondit son père en se levant de table.

– On discute d'un petit truc après, chéri ?

– Bien sûr. J'endors le monstre et j'arrive. »

L'enfant s'installa confortablement sur son lit. Sa chambre blanc et bleu ressemblait à un décor de film. Sur les murs, tout un tas de personnages de Disney semblait regarder, surveiller la pièce. Son père attrapa le livre qui trônait sur la table de nuit. Il s'allongea à côté de son fils, ouvrit l'ouvrage à la page où il s'était arrêté la veille, lorsque Tao avait rejoint les bras de Morphée, et commença une nouvelle histoire du recueil *Les Récrés du petit Nicolas*. Très tôt, Tao avait pris l'habitude de s'endormir au son de la voix de son père, ce qu'il faisait d'ordinaire en quelques minutes.

« “Le vase rose du salon”, commença-t-il à lire. “J'étais à la maison, en train de jouer à la balle, quand, bing ! j'ai cassé le vase rose du salon. Maman est venue en courant et moi je me suis mis à pleurer...” »

Mais ce soir, Tao était plus agité qu'à l'accoutumée. Au bout de vingt minutes, il ne dormait toujours pas,

mais commençait à se plaindre de maux de ventre. Inquiet, son père se leva et alla lui chercher un verre d'eau. Le zona devait s'être réveillé et la nuit n'allait sans doute pas être très bonne. Mais à son retour de la cuisine, une bouteille à la main, Tao était franchement tourmenté. Il pleurait, et son visage se crispait sous la douleur. Son père lui retira son haut de pyjama, cherchant où les premières éruptions avaient pu se manifester, mais rien. Hormis celles qu'ils avaient remarquées au-dessus de ses fesses et qui étaient à peine rosées, la peau de son fils ne laissait rien paraître de plus.

Tao se força à avaler une gorgée d'eau fraîche, mais ces quelques gouttes de liquide déclenchèrent les premiers vomissements, un mélange aqueux aux filaments sanguinolents.

Frédéric, pris de panique, appela sa femme, mais sans doute occupée dans le garage, celle-ci ne répondit pas. Seulement, Tao n'allait pas bien du tout et son état semblait se détériorer beaucoup trop vite.

À présent, il avait du mal à respirer et son corps tout entier s'était raidi, ses muscles répondaient avec difficulté.

Frédéric appela de nouveau sa femme, plus fort, puis, dans les secondes qui suivirent, hurla son prénom. Il ne pouvait se résoudre à le laisser seul, mais ils devaient contacter rapidement les secours.

Tao commençait à baver et son père comprit que la situation était critique. De l'écume d'une teinte à glacer le sang sortait de la bouche de son petit, coulait sur ses joues avant d'aller imbiber le drap désormais multicolore.

La main de l'enfant agrippa celle de son père de toutes ses forces.

Le petit bout s'était mis à convulser. De ses grands yeux, il fixait le plafond, comme pour supplier Dieu

de le laisser tranquille, de le délivrer de cette atroce souffrance qui le consumait de l'intérieur.

Un simple zona ne fait pas ça !

Luan débarqua dans la chambre en courant. Du garage, il lui avait semblé entendre crier son mari, lui qui élevait si rarement la voix. En tendant l'oreille, elle avait compris que quelque chose ne tournait pas rond.

En franchissant le seuil de la porte, elle faillit tourner de l'œil.

La vision de la chair de sa chair la pétrifia. Son cœur s'emballa et elle sentit sa poitrine se serrer.

Son fils était livide, et son petit corps frêle était secoué de soubresauts incessants. Tao tremblait de tous ses membres. Son lit ressemblait à un champ de bataille où un escadron de soldats venait d'être décimé.

Son mari, complètement paniqué, tentait désespérément de le maintenir afin qu'il ne se blesse pas.

Frédéric tourna la tête vers elle.

« Appelle les secours ! » hurla-t-il.

Luan se précipita dans sa chambre.

Le cœur au bord des lèvres, elle attrapa le téléphone posé sur la commode et composa le 15.

Les jambes tremblantes, elle revint aussi vite qu'elle le put dans celle de Tao.

De nouveau, elle stoppa sa course devant l'entrée. Dans la pièce, tout était redevenu calme.

Sur les draps chiffonnés et empourprés d'écume, la lutte avait pris fin.

Le garçonnet s'était battu avec courage, mais c'était le diable qui avait eu le dernier mot.

Son mari était prostré, à genoux à côté du lit, son fils étendu devant lui. Il avait cessé de baver et son petit corps pâle ne bougeait plus. Ses yeux grands

ouverts fixaient définitivement le plafond. Là-haut, personne n'avait répondu à ses appels.

L'homme tourna la tête et croisa le regard de sa femme. Dans le sien, rempli de larmes, elle put y lire toute l'horreur de l'instant. Chaque sentiment qu'il avait ressenti durant ces interminables minutes et que jamais il ne sera en mesure d'exprimer. Il n'avait rien pu faire. Il avait essayé de tout son être, mais n'y était pas parvenu. Son bébé était mort devant lui et il avait laissé faire.

Pourtant, comme chaque soir, il avait été là. Impossible pour lui de rater l'un de ces moments privilégiés, seul avec son fils, juste tous les deux, entre hommes. Lui contant ses histoires préférées, l'une de celles qu'il aimait tant et qui l'aidaient à s'endormir.

Mais aujourd'hui devait être le dernier. Une soirée tellement différente des autres où il n'avait pu être que le spectateur du martyre de son enfant.

Luan s'assit sur le pas de la porte, incapable du moindre mouvement.

Le maréchal des logis Tedeski pénétra dans la maison, accompagné de deux gendarmes en uniforme. Il avait été dépêché sur les lieux par son chef d'état-major, lui-même contacté par le chef de bord du véhicule de patrouille qui était intervenu en premier. La nouvelle avait fait traînée de poudre et le magistrat lyonnais attendait un compte-rendu de la situation au plus tôt. Ce n'était pas tous les jours qu'un empoisonnement avait lieu dans une petite bourgade de campagne et Simon Tedeski se demandait par quel bout il allait s'y prendre. À trois mois de la retraite, il avait espéré pouvoir terminer cette carrière exemplaire sans écharde dans le pied.

Cependant, lorsqu'il passa le seuil de cette chambre, il dut se rendre à l'évidence, le petit village, d'habitude si tranquille, allait dès le lendemain faire la une du journal. L'empoisonnement ne faisait pas de doute et les dires du père de l'enfant au médecin urgentiste, qui avait constaté le décès, confirmaient cette hypothèse. Le docteur Malini, légiste le plus âgé de la région, avait déjà eu affaire à des symptômes similaires. Par deux fois dans le passé, le praticien avait été confronté à l'odeur caractéristique de l'amande amère sur une scène de crime. Pour lui, l'empoisonnement au cyanure semblait plus que probable et cette première hypothèse serait certainement confirmée à l'issue des prélèvements sanguins qui auraient lieu lors de l'autopsie.

Mais la question la plus importante restait en suspens. Pourquoi s'en prendre à un enfant ?

Mais, pour le moment, M. Caussois était bien trop affecté pour répondre à cette question ni à quoi que ce soit d'ailleurs. Les dernières explications qu'il avait données au toubib avaient eu raison de lui et il avait dû se résigner à avaler le calmant qu'on lui avait présenté. Sa femme, quant à elle, semblait absente, prisonnière malgré elle d'une profonde apathie. C'était souvent le cas lorsque l'être humain était confronté à une mort violente. La difficulté d'accepter, l'impossibilité même. Il était trop tôt pour commencer des interrogatoires. Ils reviendraient les auditionner le lendemain, voire un peu plus tard. Avant tout, il devait s'occuper du corps de l'enfant. L'urgentiste avait délivré le certificat de décès mentionnant l'obstacle médico-légal et il devait faire transporter la dépouille à l'Institut de médecine légale de Lyon. Le magistrat voulait des certitudes et il ne pourrait les obtenir qu'à l'issue de l'autopsie. Celle-ci se ferait sans doute à la première heure. Pour la maréchaussée, la soirée était loin d'être terminée.

Cerise sur le gâteau, il se demandait par quel miracle un journaliste faisait déjà le pied de grue devant le portail du pavillon. S'il y en avait un, les autres ne tarderaient pas de pointer le bout de leur nez. Les gens avaient envie de savoir. Les gens étaient curieux.

Quelle honte ! pensa-t-il en repoussant le rideau de la fenêtre de la chambre. *Vouloir faire du fric sur la détresse humaine. Quel métier à la con !*

Pour couper court aux sollicitations qui n'allaient pas tarder à arriver, il fit renvoyer l'homme aux intentions morbides dans ses pénates par l'un de ses collègues. L'enquête n'avait pas encore débuté, rien ne devait filtrer pour le moment. La rumeur publique ne devait pas venir entacher des investigations qui voyaient à peine le jour et qui s'annonçaient complexes.

Tedeski jeta un œil à sa montre. Il n'était pas trop tard pour attaquer le tour du voisinage. Lui et ses hommes commenceraient par là, le soir même. Les esprits étaient encore éveillés, tandis que, dès demain matin, les doutes s'immisceraient déjà dans les mémoires. Amplifiés par une analyse propre à chacun, les horaires ne seraient plus qu'approximatifs, les détails deviendraient plus flous et les relations souvent... curieuses. C'est maintenant qu'ils devaient poser les bonnes questions à l'entourage de cette famille (du moins, celles que les canevas des stages fournissaient à tous les enquêteurs ; mais comment être certain qu'elles étaient les plus appropriées dans pareilles circonstances ?) : Comment les voisins percevaient-ils le foyer ? S'entendaient-ils bien avec leurs membres ? Le mari et la femme semblaient-ils s'aimer ? Quelle relation avaient-ils avec leur enfant ? Qu'avaient-ils constaté aujourd'hui ? Du moins, les quelques heures précédant le décès, ou plutôt... le meurtre, voire pire, l'assassinat. Et d'après tous ces gens, qui ne les connaissaient peut-être seulement que de vue, les Caussois pouvaient-ils avoir des ennemis ?

*

Cindy avait tout de même tenu à y aller. Cela n'avait pas plu à son compagnon, car Ahmed n'aimait pas qu'elle sorte, mais cette fois elle avait décidé avec courage de se rebeller. Depuis qu'il avait emménagé chez elle, elle devait se contenter d'aller travailler et de rentrer à la maison dès qu'elle avait passé sa carte de pointage dans la machine à la fin de son service. Lui demanderait-il bientôt de porter le voile ?

Seulement, elle connaissait trop le petit Tao pour ne pas lui rendre ce dernier hommage. Sa mère venait

régulièrement à la supérette qui jouxtait l'unique boulangerie du bourg. Souvent en poste à l'une des deux caisses du commerce, il n'était pas rare que Mme Caussois et elle discutent un petit moment, le temps de scanner ses articles. Tao y venait régulièrement avec sa mère. Un enfant sage pour son âge, se rappela-t-elle.

Donc aujourd'hui, il n'était pas question pour elle de manquer l'enterrement du petit. D'autant qu'elle l'avait quasiment vu grandir ce même. Du même âge que Maël, son propre fils, à peine quelques mois d'écart. Depuis que les Caussois s'étaient installés dans la région, les deux enfants partageaient les mêmes classes, et leurs activités extrascolaires étaient identiques. Sauf depuis la rentrée dernière où M. Caussois avait préféré l'en changer pour rapprocher Tao de son travail. Mais les deux gosses se connaissaient bien et s'appréciaient. Enfin... les deux anges s'étaient bien connus et sincèrement appréciés.

Dans l'enceinte du petit cimetière du bourg, dominant par son emplacement la commune, le temps était gris et humide. Un amas de nuages noirs et menaçants paraissait attendre le bon moment pour déverser son déluge. En patientant que cet instant arrive, il crachait par intermittence une exaspérante pluie très fine et froide. Ici, à cet endroit et en cet instant si particulier, cette grisaille moite était bien plus présente que partout ailleurs dans la commune. Un mois de septembre comme un autre dans le centre de la France, mais dont le ressenti était étrangement différent.

Cette brise glacée s'était levée depuis une petite heure et Cindy commençait à grelotter. Elle se dit qu'une écharpe supplémentaire, et surtout sèche, aurait été la bienvenue. Elle remonta son col un peu plus et

enfonça les mains dans ses poches. Quelques mètres devant elle, vêtue d'une longue robe noire et d'une gabardine foncée, elle aperçut Luan. Derrière de grosses lunettes sombres, la mère de Tao se montrait terriblement digne. Dans un moment où certaines auraient hurlé leur désespoir, Luan imposait juste le respect. Malgré ses traits tirés et sa peau blême, son visage ne laissait presque rien paraître. Cindy se dit que, même si ses racines n'étaient peut-être pas étrangères à cela, les calmants qu'elle devait avaler y étaient sûrement aussi pour quelque chose.

Elle progressait doucement, deux petits mètres derrière le corbillard qui avançait au pas, tenant le bras de son mari. Celui-ci, le regard plongé dans le néant, semblait à lui seul supporter tout le fardeau de l'immense malheur qui venait de frapper sa famille. En une semaine, il paraissait vingt ans plus âgé et, dans le même temps, avait perdu dix kilos. Incapable de remplir ce costume anthracite qui naguère lui seyait si bien. En quelques jours, ses cheveux étaient passés du brun au poivre et sel. Frédéric Caussois était devenu un vieil homme.

L'épisode de la chapelle du Sourzy avait terminé de l'achever. Le cercueil immaculé installé sur deux trépiers au sommet de ses marches en pierres taillées était plus qu'il n'avait pu supporter. À l'intérieur de cette petite boîte blanche reposait son enfant, celui qui depuis neuf ans illuminait ses matins, égayait ses fins d'après-midi et enchantait ses week-ends. Cindy avait eu le cœur fendu lorsqu'il s'était affaissé au bas de la première marche, incapable de se recueillir devant la jolie photo posée sur la bière : celle qu'il avait prise lors de son dernier anniversaire. Sa douleur était insupportable, elle était en mesure de la ressentir. À travers le

désespoir de M. Caussois, Cindy comprenait les tourments que pouvait occasionner la perte d'un enfant.

Lorsque son tour fut venu, elle s'était approchée de ce qu'il restait de la famille. Frédéric Caussois était là sans vraiment y être. Il répondait aux condoléances qui lui étaient faites d'un signe de tête, parfois trop vite, parfois même pas. Mais qui aurait pu lui en vouloir ? À sa droite se tenaient sa femme et les parents de celle-ci, tous les trois étrangement dignes. Pouvait-on leur en tenir rigueur pour autant ? Puis, enfin, les grands-parents Caussois, tout aussi dévastés, se soutenant l'un l'autre. Tous aujourd'hui semblaient avoir bien plus que leurs âges respectifs. Sous leurs lunettes noires, d'incessantes larmes de chagrin se mélangeaient à une bruine pénétrante. Comment pouvait-il encore leur en rester ? Cela faisait près d'une semaine maintenant qu'il les avait quittés et elle s'était dit qu'à aucun moment ils n'avaient dû cesser de pleurer le fruit de leur amour.

« Je vous présente toutes mes condoléances, monsieur Caussois », avait dit Cindy à voix basse.

Frédéric l'avait simplement observée, sans répondre. Il avait dégluti doucement, tenté d'ouvrir la bouche pour esquisser un remerciement, sans succès. Aucun son n'en était sorti.

« Merci, avait seulement dit Luan à sa place.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, avait continué Cindy, n'hésitez pas. »

Luan l'avait regardée, hochant à peine la tête. Que pouvait bien faire cette pauvre fille devant tant de malheur ? Elle s'était contentée de la remercier. Une proposition qui ne pouvait rien amener de plus.

À présent, l'heure était venue. Le corbillard s'était arrêté au milieu du chemin gravillonné et les employés avaient déposé le petit cercueil sur deux trépiers chromés. Des gerbes blanches avaient été livrées par tous

les fleuristes des bourgades environnantes et envahissaient à perte de vue les allées adjacentes. M. Caussois s'était assis sur une sépulture en marbre noir. La tête entre ses mains, il apercevait à peine les nombreuses personnes qui venaient déposer, tantôt une dernière caresse, tantôt un ultime baiser sur la plaque dorée vissée à même le chêne. En deux langues, on pouvait y lire : « Tao Caussois, 14-07-2007 – 18-09-2016 ».

Juste avant que le cercueil ne soit placé dans le caveau familial, Cindy quitta les lieux sans se retourner. Elle ne voulait pas assister à la mise en terre. Trop peignée par une douleur qui pourtant n'était pas la sienne, mais qu'elle avait tout le mal du monde à surmonter. Désormais, lorsque chaque jour elle regarderait Maël, elle ne pourrait s'empêcher de penser à Tao.

En sortant du cimetière, elle croisa deux gendarmes. Elle les salua, ils en firent de même.

Les deux hommes quittèrent le tribunal après s'être entretenus avec le juge d'instruction. Simon Tedeski n'avait pas grand-chose, ou pour ainsi dire, rien à se mettre sous la dent. Comme tout le monde s'y était attendu, l'autopsie du petit Tao avait confirmé la thèse de l'empoisonnement au cyanure, celui-ci ayant été administré par son propre père au travers d'une cuillère à soupe de Zovirax. Volontairement ou non, les balbutiements de l'enquête n'étaient pas en mesure pour l'instant de le démontrer.

Les premières auditions n'avaient rien amené de probant et le maréchal des logis n'imaginait pas M. Caussois assez idiot pour commettre un fait pour lequel il serait le premier soupçonné. Ou alors, l'homme était bien plus tordu qu'il ne le laissait paraître.

Depuis le drame, les membres de la famille étaient placés sur écoute, mais, de ce côté-là non plus, aucune des communications interceptées ne faisait progresser l'enquête ouverte auprès du magistrat lyonnais. M. Caussois, incapable de travailler, avait mis sa société en sommeil et ne sortait quasiment plus de chez lui. Ses appels téléphoniques avaient d'autant diminué. Quant à sa femme, elle avait dit vouloir reprendre un semblant d'activité à l'issue de l'enterrement, histoire de parvenir à honorer les factures qui, elles, ne cesseraient jamais de se présenter. Les rares autres coups de fil que le couple recevait n'étaient que messages de témoignages provenant de voisins ou de collègues. Les amis, peu nombreux, soit s'étaient faits discrets, soit étaient passés les voir directement à la maison.

Pour étoffer le dossier et espérant découvrir un début de piste, la brigade de gendarmerie avait commencé à éplucher les comptes bancaires des parents, mais, là non plus, aucun fil à tirer. Tout était blanc-bleu. Des rentrées d'argent régulières et en adéquation avec leur travail respectif. M. et Mme Caussois possédaient des revenus corrects, sans plus. Donc, pas de difficulté financière pour le couple. Apparemment, d'après son emploi du temps et l'étude de ses listings téléphoniques, monsieur ne semblait pas avoir de maîtresse. Luan Caussois était visiblement dans le même cas. Les gendarmes avaient beau tourner et retourner l'enquête dans tous les sens, pour eux, Frédéric Caussois n'avait rien à voir avec la mort de son fils, sa femme tout autant.

La brigade de gendarmerie s'était, bien entendu, occupée du médicament incriminé. Le laboratoire avait été informé sans attendre et sa chaîne de production immédiatement suspendue. En quelques heures, le lot de Zovirax identifié avait été retiré de chaque officine approvisionnée. Néanmoins, après un contrôle draconien effectué par l'ANSM¹, l'antiviral avait rapidement retrouvé sa place dans leurs rayons. Du côté du fabricant, rien n'indiquait une quelconque faute professionnelle. L'enquête pataugeait à cent sous de l'heure.

« Vous en pensez quoi ? demanda le gendarme à son chef.

– D'après moi, Caussois n'a pas l'air de simuler sa peine, répondit Simon en regardant son collègue. Mais quand on sait comment certains sont d'excellents comédiens...

¹ L'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé.

– Au fond de vous, vous avez une petite idée ? continua le jeune.

– J’essaie de me référer aux faits et seulement aux faits. Pour le moment les pistes ne sont pas nombreuses et on ne peut se contenter que de ce que l’on a.

– Peut-être qu’à force, les écoutes vont donner quelque chose.

– Peut-être, oui. On verra bien. »

Le jeune gendarme sortit une cigarette.

« Tu peux la remettre à sa place, lui dit son chef en déverrouillant à distance les portes du véhicule de patrouille. Interdiction de fumer dans la voiture. »

Comme un bon petit militaire, Mickaël s’exécuta. La blonde regagna son paquet rouge et blanc et tous deux, leur Kangoo. À bord de la Renault, les enquêteurs rejoignirent leur service. Tedeski se renfrogna quelque peu, tout à sa conduite.

*

Ahmed était en colère. Une de plus. Pas pire que les autres fois, mais pas des moindres non plus. Ça faisait près d’une heure qu’il était rentré et tournait en rond dans l’appartement. Il avait dit à Cindy de l’attendre, comme il savait si bien le faire, clairement. Une demande qu’elle savait être un ordre. Mais, une nouvelle fois, elle n’en avait fait qu’à sa tête. Elle était encore partie en vadrouille.

Quand il entendit la clef pénétrer la serrure, il bondit vers l’entrée, prêt à sévir. Une petite tignasse blonde apparut dans le chambranle de la porte. Celle-ci lui adressa un sourire timide.

« Salut », fit Maël avec un mouvement de recul.

Ahmed s’arrêta net.

« Salut, répondit-il d'un ton glacial.

– Ils nous ont laissés sortir plus tôt aujourd'hui, dit-il doucement, comme pour s'excuser d'être là. Elle est où maman ?

– J'en sais rien.

– Je vais dans ma chambre.

– Ouais. »

Pourquoi cette femme n'en faisait-elle toujours qu'à sa tête ? Ce n'était quand même pas sorcier de rentrer après son boulot pour s'occuper de sa baraque et de son fils. Qu'est-ce qu'il allait penser ce gosse quand il serait plus grand ? Que sa mère n'était pas une bonne maîtresse de maison ! Oui, c'est exactement ça qu'il allait penser ! Une traînée qui courait les rues dès qu'elle en avait la possibilité.

*

Incapable, depuis le drame, de faire une nuit complète, Frédéric Caussois errait dans le salon quand la sonnette de l'entrée retentit une première fois, puis rapidement une seconde. À cette heure, où seules les poules étaient levées, il se demanda qui pouvait bien s'énerver devant sa porte. D'autant qu'il n'attendait personne et que personne n'était censé attendre quoi que ce soit de lui. Il jeta un œil par le judas et fut surpris de constater la présence de plusieurs hommes en uniforme devant son entrée. Il ne connaissait pas très bien les us et coutumes de la gendarmerie, mais, pour débarquer chez les gens à 6 heures du matin, ce n'était certainement pas pour tailler le bout de gras devant un café et des croissants. Ayant une petite idée de ce qui était en train de se tramer, il ouvrit néanmoins.

Simon Tedeski se présenta.

« Bonjour, monsieur Caussois, commença le MDL¹ d'un ton sérieux, mais aimable. On peut entrer ?

– Si vous voulez, répondit sans apprêt Caussois en s'écartant pour laisser passer les cinq fonctionnaires. Vous êtes plutôt matinal aujourd'hui. Je peux savoir ce qu'il se passe ?

– Nous allons devoir vous placer en garde à vue, monsieur.

– Ah..., se contenta de dire Caussois en s'asseyant sur le rebord du canapé, un café fumant dans la main.

– Où se trouve votre femme ? demanda une gendarme.

– Dans notre chambre, pourquoi ?

– Elle va devoir venir avec nous également. »

La sonnette insistante de la porte suivie des voix des militaires l'ayant logiquement sortie de sa courte nuit, Luan apparut dans le couloir dans un peignoir de satin mauve.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à son tour.

– Ils vont nous mettre en garde à vue, lui répondit son mari en dodelinant de la tête. Ils sont incapables de trouver le coupable, donc je suppose qu'il est plus simple de s'en prendre à nous. Ce n'est pas comme si nous n'avions pas assez souffert.

– Nous verrons ça au bureau, le coupa Tedeski sur un ton qui se voulait le plus calme possible.

– On pourra bien en parler autant que vous le désirez, renchérit Frédéric Caussois dont l'inflexion de la voix prenait une pente ascendante. Mais les discussions que nous pourrions avoir ne feront pas avancer votre enquête.

– Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter une garde à vue ? demanda Luan qui venait de rejoindre son mari.

1 Abréviation de maréchal des logis.

– Nous devons vous poser quelques questions, expliqua toujours aussi calmement le militaire. Il faut que nous éclaircissons certains points, et cette mesure ne sert qu'à garantir vos droits.

– Vous devriez essayer des mots simples avec nous, Monsieur, répliqua-t-elle d'un ton sec. Ce sont des procédures que nous ne connaissons pas. Nous n'arrivons pas tout droit de la cité et n'avons pas l'habitude de tous vos salamalecs. »

Luan commençait à bouillir et Frédéric s'en aperçut. Il lui attrapa la main qu'il plaça sur sa cuisse.

« Ça va aller, chérie, calme-toi. Ils ne font que leur boulot, lui dit-il en la regardant dans les yeux. Du moins, ils le pensent. »

Une heure plus tard, M. Caussois s'asseyait dans un bureau de la brigade de gendarmerie. Luan, quant à elle, faisait de même dans une pièce à proximité, tous deux du côté opposé à l'écran de l'ordinateur. Les locaux étaient propres et correctement aérés. Rien à voir avec ceux des divers commissariats de police qu'il avait eu à restaurer lorsque naguère il exerçait pour une boîte de travaux publics. Il se dit que cette brigade était plutôt bien lotie. Une construction légèrement en dehors de la ville, visiblement rénovée depuis peu, ainsi qu'un petit bâtiment de trois étages qui devait abriter une dizaine d'appartements pour les familles.

Face à Frédéric, un vieux gendarme qui le dévisageait à travers d'énormes lunettes. Un militaire, qu'il n'avait jamais vu jusqu'à présent, pianotait déjà sur son clavier à l'aide de deux doigts. L'homme, presque chauve et aux traits rudes, s'attela immédiatement à poser ses questions.

« Nom, prénom, date de naissance, situation de famille, des enfants ?

– Oh putain ! Ça commence bien, maugréa Fred entre ses dents. La journée va être longue. »

Le militaire se contenta de le regarder puis reprit le fil de son audition.

Plusieurs heures plus tard, le maréchal des logis décrocha le combiné du téléphone pour faire son compte-rendu au juge d'instruction. Comme il fallait s'en douter, les dépositions n'avaient rien donné. Chacune des questions avait reçu la réponse qui lui convenait, et, pour le peu qu'il y en avait, les zones d'ombre avaient été éclaircies. Ils avaient affaire à une famille qui semblait tout ce qu'il y avait de plus normale et rien ne servirait de prolonger les mesures de garde à vue.

« On va vous raccompagner, annonça Tedeski en entrant dans le bureau où était toujours assis Frédéric.

– Merci, mais ça va aller, répondit sèchement ce dernier. On va se débrouiller par nos propres moyens. Je ne voudrais pas abuser de votre temps. Essayez plutôt de l'utiliser pour trouver une piste digne de ce nom, vous vous trompez de cible là. »

Tedeski ne put relever et se contenta de faire un signe à son collègue. Il savait que l'homme avait raison.

Janvier 2017.

Il ne pouvait cesser d'y penser. Chaque minute de chaque journée qui passait le ramenait aux mêmes visions. Celles-ci le hantaient sans discontinuer. Les antidépresseurs calmaient à peine sa douleur intérieure. Dans la tête de Frédéric Caussois, un millier de questions prenait naissance chaque jour, et personne n'était capable de répondre à la plus simple d'entre elles.

Les gendarmes barbotaient au milieu d'une enquête dont ils disaient avoir tiré toutes les ficelles sans succès, et le juge d'instruction ne donnait aucune suite à leurs demandes d'entretien. Trop occupé, ou dépourvu de courage, lui aussi ne devait pas avoir grand-chose d'intéressant à leur dire. D'ailleurs, qu'aurait-il pu leur dire ? Il n'avait, lui non plus, aucune idée de quoi que ce soit.

« À quoi bon compter sur cette justice ! » murmurait-il au reflet fatigué qui se projetait dans la glace de la salle de bains.

Comme tous les matins, il passa un jean et un pull, endossa son blouson, puis sortit de chez lui. Luan était partie depuis un moment. Étrangement, elle s'était réfugiée dans le travail et ne laissait toujours rien paraître de ses sentiments, ce qui l'agaçait au plus haut point. Elle se levait chaque matin sans un bruit, se préparait sans un mot, puis quittait la maison pour n'y revenir que tard le soir. Pensait-elle que tout était de sa faute ? Ils n'en parlaient jamais.

Il faisait vraiment froid aujourd'hui et chacune de ses respirations dessinait devant son visage un écran opaque de vapeur d'eau. Son café serait le bienvenu. Il poussa la porte du Bar de la Mairie, traversa la salle sans un regard pour les consommateurs habituels et s'installa au comptoir. Il se mettait toujours à l'extrémité de celui-ci, à l'écart des autres clients.

Le serveur posa la chiffonnette sur le percolateur et lui tendit la main.

« Bonjour, Fred. Comment vas-tu aujourd'hui ? »

Il était sympa ce gars. La trentaine, grand, mince, les yeux gris, un nez légèrement busqué et des cheveux mi-longs, toujours coiffés en arrière et largement gominés à la façon années trente. Derrière son bar, l'homme se contentait de lui servir ses cafés, chaque jour, et de parler de tout et de rien, et surtout de pas grand-chose.

Comme tous les habitants de la commune sans exception, il était au courant des événements passés, mais n'avait jamais cherché à en avoir les détails croustillants. En sa compagnie, Frédéric discutait de la pluie et du beau temps, de l'actualité et quelquefois de politique, mais rarement. Il se sentait de nouveau comme une personne à qui rien de sordide n'était arrivé. Au fil des semaines, c'était devenu un copain.

« Salut, Marc, ça va tranquille ce matin.

– Café ?

– S'il te plaît. »

Le serveur déposa la tasse devant lui et encaissa immédiatement les deux pièces que son client avait machinalement empilées sur la table. Frédéric attrapa le journal qui se trouvait sur le zinc et l'ouvrit en deux. Les nouvelles étaient désespérément semblables à celles des journées précédentes, inintéressantes au possible.

« Bonjour, monsieur Caussois », fit une voix féminine dans son dos.

Il se retourna, surpris. L'intonation lui disait vaguement quelque chose, mais il était bien incapable de placer un souvenir sur celle-ci. Le visage aussi lui était familier. Il connaissait cette femme. Certainement du village, mais d'où ?

« La pharmacie, monsieur Caussois.

– Ah bien sûr ! s'excusa Frédéric en se levant de son tabouret. Désolé, je ne vous avais pas remise, je savais vous avoir déjà vue, mais...

– Ce n'est pas grave. C'est normal, je ne vous ai servi qu'une seule fois en fait. J'ai plus souvent affaire à votre dame.

– C'était le cas avant, oui, répondit Fred tandis que son visage se fermait.

– Je vous demande pardon si je vous ai blessé, ce n'était pas le but. Je vais vous laisser prendre votre café.

– Non, c'est moi qui suis désolé, mais j'ai tendance à tout prendre de travers en ce moment. Mon médecin a dit que c'était un peu normal, les aléas de la dépression. Vous prenez quelque chose ?

– Je ne veux pas vous déranger, merci.

– Ça me ferait plaisir, vraiment.

– Un café alors, dit-elle en lui serrant enfin la main.

Linda.

– Frédéric », se présenta-t-il à son tour.

Le serveur posa deux cafés devant le couple et s'écarta obligeamment. Il savait que son copain avait besoin de se confier. Avec lui, il se contentait de discuter, mais avec une femme, peut-être se laisserait-il aller plus facilement. Le traitement qu'il suivait n'avait que très peu calmé ses angoisses, et il se refusait toujours à entreprendre une thérapie.

« Je suis profondément navrée de ce qui est arrivé à votre famille, dit-elle doucement. J'ai peine à penser qu'un jour ce sera moins douloureux.

– Je l'espère tout de même, acquiesça Fred en reposant la tasse fumante devant lui. Il faut que je me décide à vider l'armoire à pharmacie des traitements de Tao, mais chaque fois que je l'ouvre, je reste dix minutes à fixer bêtement l'intérieur.

– Je ne suis pas certaine que “bêtement” est le mot approprié, mais si c'est trop difficile pour vous, faites-le faire par quelqu'un.

– Non, il faut juste que je trouve le cran de m'y atteler. Je vous déposerai tout ça dans la semaine, autant se torturer une bonne fois pour toutes.

– Je travaille tous les jours, sauf le mercredi après-midi et le jeudi matin, mais... concernant le traitement de votre fils, les gendarmes n'ont rien pris ? demanda Linda, étonnée.

– Si, bien sûr, enfin... ils se sont contentés de saisir les flacons de...

– Zovirax, termina la préparatrice.

– C'est ça oui, les deux flacons. Tao n'avait rien avalé d'autre ce soir-là. Et la boîte de Doliprane était, de toute façon, intacte.

– Je vous attends donc cette semaine », dit Linda en souriant.

Frédéric leva une main timide. Une question lui torturait l'esprit depuis un certain temps. Et qui était mieux placée qu'une préparatrice en pharmacie pour y répondre ?

« Comment procédez-vous avec les médicaments qui vous sont rapportés ? demanda-t-il.

– Ceux que les clients n'utilisent pas ?

– Oui.

– On les appelle les Cyclamed. Normalement, ils sont stockés dans un carton dédié qui est mis en place dans chaque pharmacie. Périodiquement, ils sont renvoyés chez le grossiste. Ensuite, ils partent à l’incinérateur. »

La réponse de la femme l’interpella.

« Normalement ? Pourquoi “normalement” ? »

Linda se raidit subrepticement.

Fin de l’extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr